

MOTS CLÉS

AUTRUI

Désigne l'autre, en tant qu'il est cependant mon semblable. Autrui est un *alter ego*, c'est-à-dire à la fois un autre moi, et un autre que moi. C'est cet entrelacement du même et de l'autre en autrui qui fait l'objet d'un questionnement philosophique.

ÉTAT DE NATURE

L'état de nature est un état fictif ou supposé de l'homme avant qu'il ne vive en société. Il s'oppose à l'état civil, ou état social. Des philosophes comme Rousseau ou Hobbes ont thématisé cette distinction.

HUMANITÉ

Par opposition à l'animalité, l'humanité est l'ensemble des caractéristiques propres au genre humain. Sur le plan moral, l'humanité en moi comme en autrui est considérée par Kant comme ce qui nous confère un caractère sacré, qui oblige absolument et sans restriction au respect.

INTERSUBJECTIVITÉ

Du latin *inter*, « entre », et *subjectus*, « sujet ». Terme phénoménologique utilisé par Husserl pour désigner la relation réciproque des consciences les unes avec les autres, comme étant à l'origine de la constitution d'un monde commun. Autrui n'est pas coupé de moi, mais je le découvre en même temps que moi-même dans la possibilité du dialogue et le partage d'un monde commun.

PITIÉ

Rousseau pose la pitié, ou compassion suscitée par le malheur d'autrui, comme le sentiment caractéristique de la nature humaine. La tradition philosophique insiste en général davantage sur l'ambivalence de ce sentiment, qui permet d'asseoir sa domination sur autrui.

RESPECT

Reconnaissance de la dignité d'autrui en tant qu'elle équivaut à la sienne propre. Kant définit le respect comme le sentiment par lequel nous prenons conscience de la loi morale en nous.

Autrui

Qu'est-ce qu'autrui ? Un autre moi-même, c'est-à-dire celui qui est à la fois comme moi et autre que moi. Rencontrer autrui, cela suppose donc d'une part la vie en communauté ; mais d'autre part, comme je ne saurais être moral tout seul, la moralité elle-même suppose la rencontre d'autrui.

Comment définir ce qu'est autrui ?

La réponse semble simple : autrui, ce sont les autres hommes dans leur ensemble. Cela signifie que je ne comprends jamais autrui comme étant seulement autre chose que moi, une chose parmi les choses. Dès la **perception**, je ne vise pas autrui comme je vise une chose inerte, c'est-à-dire comme une pure **altérité** : autrui est tout à la fois *autre* que moi et *identique* à moi. En termes platoniciens, autrui entrelace le **même** et l'**autre**.



Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831).

Quel rapport existe-t-il entre moi et autrui ?

Nous avons retenu du **solipsisme** cartésien l'idée que le **moi** est plus certain que le monde : il y a d'abord le moi, puis ensuite seulement le **monde** et **autrui**. Selon Descartes en effet, je n'ai pas besoin d'autrui pour avoir conscience de moi ; mais tout seul, puis-je avoir conscience d'exister ?

Husserl va montrer que la conscience n'est pas une substance, mais une **ouverture à l'altérité** : je n'ai pas d'abord conscience de moi, puis d'autrui et du monde, parce que ma conscience est d'emblée *rapport* au monde et à autrui. Le monde dont je suis conscient n'est pas un désert vide, car je peux deviner la trace d'autrui derrière les choses : le chemin sur lequel je marche n'a pas été tracé par mes seuls pas.

En quoi la visée d'autrui est-elle spécifique ?

À même la perception, je distingue moi, les autres choses que moi, et autrui, c'est-à-dire l'**autre moi**. Husserl montre que cette distinction, qui semble toute naturelle, est en fait très complexe, et repose en dernière analyse sur le langage : autrui, à la différence des choses, *répond* quand je lui parle.

Par le langage, je suis avec autrui en situation de **compréhension réciproque** (ce pourquoi, d'ailleurs, je ne me comporte pas de la même façon seul que devant autrui). Le langage fonde donc la « communauté intersubjective ». Un langage que je serais seul à comprendre serait au mieux un code, au pire un charabia : par le seul fait que je parle une langue, je ne suis jamais seul, parce que parler une langue, c'est d'emblée appartenir à une communauté.

En quel sens ai-je besoin d'autrui pour être conscient de moi-même ?

Pour Hobbes, j'ai besoin d'autrui parce qu'il est dans la nature humaine de désirer qu'autrui admette ma **supériorité**. La nature humaine révèle donc un **désir de pouvoir** sur autrui.

Hegel juge cette thèse insuffisante, car Hobbes suppose une nature humaine antérieure à la rencontre d'autrui. Mais selon Hegel, je ne suis *homme* que si l'on m'accorde ce statut. Le désir de pouvoir, et donc le besoin d'autrui n'est pas seulement révélateur, mais bien **constitutif de mon humanité**.

Quel est le sens de la thèse de Hegel ?

Selon Hegel, l'**humanité** ne nous est pas donnée à la naissance, au contraire, elle est gagnée si nous voyons autrui nous l'accorder, car c'est lui qui me donne le statut d'être humain.

« Il n'existe pour nul homme le moyen de se garantir qui soit aussi raisonnable que le fait de prendre les devants, autrement dit, de se rendre maître, par la violence ou par la ruse, de la personne de tous les hommes pour lesquels cela est possible. Il n'y a rien là de plus qu'en exige la conservation de soi-même. »
(Hobbes, *Léviathan*)

Il faut le **miroir de l'autre** pour que la conscience de nous-même ne soit pas une illusion : ce qui différencie le fou qui se prend pour Napoléon, et Napoléon lui-même, c'est qu'autrui ne reconnaît pas que le fou est ce qu'il croit être. Or, la reconnaissance *par* l'autre ne passe pas simplement par la reconnaissance *de* l'autre : tel est le véritable sens de la dialectique du maître et de l'esclave.

Qu'est-ce que la reconnaissance d'autrui ?

Je reconnais autrui comme un homme, et en échange, il fait de même. Hegel va montrer en quoi cette thèse est absurde : si je cesse de **dominer** autrui, si je le reconnais comme un autre homme, alors, c'est lui qui va me dominer. La reconnaissance est donc pour Hegel « **une rivalité à mort** » dont l'enjeu est le choix



entre la **vie** et la **liberté**. Dans la lutte pour la reconnaissance, l'**esclave** est le premier à lâcher prise : il préfère abandonner sa liberté plutôt que de risquer sa vie. Le **maître** arrive donc à obliger l'autre à le reconnaître comme étant un homme, c'est-à-dire comme étant libre ; et en acceptant de reconnaître le maître, l'esclave accepte d'être asservi, c'est-à-dire de ne pas être lui-même reconnu comme homme.

Quel rôle autrui joue-t-il dans la moralité ?

Selon Hegel, c'est finalement le maître qui devient **inhumain** en refusant le statut d'homme à l'esclave. Il est en réalité esclave de son désir qui l'enchaîne au plaisir. Faisant d'autrui un **moyen** d'assouvir ses désirs, et non une **fin en soi**, le maître méconnaît la **liberté** véritable : je ne suis vraiment libre que si je reconnais autrui, malgré toutes ses différences, comme étant le même que moi (voir *zoom* ci-contre).

La **moralité** ne se fonde donc pas sur un prétexte du « droit à la différence », bien au contraire : c'est parce qu'autrui, *malgré* ses différences, appartient au même, c'est-à-dire à l'**humanité**, que j'ai des devoirs moraux envers lui ; c'est pourquoi Rousseau faisait de la pitié, sentiment naturel par lequel je m'identifie aux souffrances d'autrui, le fondement de la moralité. ●

UN ARTICLES DU MONDE À CONSULTER

• Des animaux doués d'empathie p.17
(Pierre Le Hir, 27 février 2010)

ZOOM SUR...

La dialectique du maître et de l'esclave

L'homme consomme d'autres êtres vivants pour se nourrir. Cette négation pratique permet à la conscience de parvenir à la certitude d'elle-même : l'homme y devient un être pour soi. Mais la certitude purement subjective d'être n'est pas encore la vérité : il faut donc impérativement que la conscience de soi soit reconnue comme telle par une autre conscience de soi, et voilà le thème de la lutte pour la reconnaissance, lutte dont la mort est le risque et la liberté, l'enjeu. Chacun veut être reconnu par l'autre pour ce qu'il veut être, à savoir un individu conscient et libre. Or, il n'y a aucune raison pour qu'autrui me donne ce que je recherche, parce que si j'obtiens satisfaction, je n'aurai plus rien à lui demander et donc plus aucun motif de le satisfaire à son tour. Le premier qui reconnaît à l'autre la liberté lui a donné tout ce qu'il désirait ; loin de lui reconnaître la liberté en retour, alors, celui qui a été reconnu asservit celui qui l'a reconnu comme un individu libre, c'est-à-dire le prive de sa liberté et en fait son esclave. On peut songer au statut de l'esclave grec : celui qui sur le champ de bataille a renoncé à se battre parce qu'il avait peur de mourir, celui-là aura la vie sauve s'il dépose les armes, mais il deviendra l'esclave de son triomphateur. Celui qui a préféré mourir que perdre la liberté remporte donc le combat et asservit l'autre : il exerce alors sa domination et fait du vaincu l'instrument de sa satisfaction. Le vaincu devient esclave, c'est-à-dire une force de travail mise au service du vainqueur : mais dans sa servitude, il apprend à travailler et à renoncer à ses désirs, puisqu'il ne peut plus les satisfaire. Ici, la situation s'inverse : le maître, habitué à voir le moindre de ses désirs satisfaits sans avoir rien à faire, se révèle être l'esclave de son esclave ; et l'esclave, parce qu'il a dans la douleur appris à se rendre maître de la nature hors de lui par le travail et en lui par la maîtrise des désirs, s'avère être véritablement libre. Deux conclusions, alors. Mon humanité ne m'est pas donnée à la naissance : elle ne m'est accordée que si autrui me la reconnaît, et cette reconnaissance n'est pas simplement révélatrice, mais bel et bien constitutive. Cependant, au moment même où le maître refuse de reconnaître l'humanité du vaincu et en fait son esclave, c'est lui qui se montre inhumain : au terme du processus, c'est l'esclave alors qui accèdera à la liberté véritable.